

Avant-propos

Ma fiche de renseignements indiquait que cela se produisit le mercredi 6 avril 1968 dans la petite bourgade de Castelnou, tout près de Thuir, pas très loin de Perpignan.

Malgré l'heure matinale, Louis Trissac mit sur la table deux vieux verres et une bouteille de muscat. Il me désigna un siège et versa largement le nectar jaune paille. Sans aucun autre mot, il me tendit un verre, prit le sien et trinqua en disant :

– A la vérité et au bonheur !

– A la vérité et au bonheur ! Répétais-je timidement.

Il garda le vin en bouche un court instant tout en contemplant son godet et ajouta d'une voix roque :

– Alors vous travaillez pour « L'Indépendant » ? Je vous préviens, je n'achète pas le journal, j'ai pas les moyens... je me sers des vieux numéros que me donne Etienne ma voisine pour allumer le feu. Ça vous gêne ? dit-il en m'adressant un clin d'œil.

– Pas du tout Monsieur Trissac ! Je ne suis pas archiviste mais bien journaliste et mes journaux finissent comme les vôtres, sous des sarments, pour lancer une grillade.

Il eut un regard sévère.

– Louis ! Appelez-moi Louis ! Gardez Monsieur pour ceux qui portent le costard cravate !

– Comme vous voulez Louis, appelez-moi alors Archibald, ce sera plus commode.

– Allez re-trinquons Archibald ! Archibald comment d'ailleurs ?

– Pioc ! Archibald Pioc. Mon nom de famille vient du catalan et veut dire DINDON !... je n’y peux rien ! Quand à Archibald, je le dois à ma mère qui aimait l’originalité.

Nous bûmes ainsi pendant un long moment, cognant nos verres pour la moindre occasion, riant de tout et de rien, laissant l’alcool faire son œuvre.

– Dindon !... heureusement que vous portez la version catalane ! Archibald Dindon... vous imaginez un peu ! Pourquoi pas Archibald Poularde pendant qu’on y est ! dit-il en s’esclaffant.

– Ben oui !! J’en suis conscient ! Comme vous pouvez l’imaginer, je préfère sans conteste Pioc... Je n’ai pas eu le choix vous savez !

– On a rarement le choix avec sa famille, je m’en doute Archibald... Bien ! dit-il avec un regard dans le vide, de quoi voulez-vous parler exactement ? Des marginaux ? C’est ça ! ? Des gens comme moi qui vivent comme des rats ?!

Le muscat m’avait très sérieusement chauffé la tête et me rassayant un peu mieux je lui répondais d’un ton plus sérieux :

– Je veux faire un article sur la précarité, la misère. Sur toutes celles et ceux qui y vivent en permanence ! Je voudrais humaniser un peu plus votre condition, vous...

Il me coupa net et eut un rire gras qui le fit se lever et aller cracher ce qui remontait de ses poumons.

– Vous voulez humaniser quoi ?!... Les gens se foutent de ma condition ! Sachez-le ! Les trois quarts du temps ils me donnent deux ou trois trucs pour avoir bonne conscience et c’est tout ! A part les rares personnes qui me connaissent ici et qui se comportent avec moi en humain, les autres ont la trouille de s’approcher, ça se voit sur leur visage ; c’est la frousse de côtoyer un sous-homme ! Bah ! Ça m’énerve rien que d’en parler ! Je vais nous chercher à boire.

– Ça va aller pour moi, lançais-je mollement.

Il me regarda sans répondre, fronçant les sourcils, se leva

et disparut dans sa cahute. J'en profitais alors pour découvrir un peu mieux ce qu'il y avait autour de moi.

L'homme vivait dans un taudis, au tout début d'un terrain vague, pas très loin du porche d'entrée de la bourgade. Nous étions assis sous un auvent de fortune, rattaché à une vieille caravane noyée sous des entrelacs de planches, de taules et de bâches. Malgré la vétusté des lieux, j'eus le sentiment d'une grande organisation, un peu comme si Robinson Crussoé occupait l'endroit. Les bûches de bois étaient soigneusement rangées, l'établi propre, les outils bien ordonnés et de gros bidons placés ça et là, récupéraient la précieuse eau de pluie. Je fus surpris par la quantité de plantes qui se développaient admirablement un peu partout. L'homme devait avoir la main « verte » et un amour certain pour le monde végétal.

Ce semblant d'ordre contrastait avec l'individu qui remettait sur la table une bouteille de muscat à demi-pleine. L'homme était de taille moyenne et se tenait voûté. Il portait un pantalon trop large pour sa taille, rapiécé à plusieurs endroits et un bleu de Chine délavé et usé jusqu'à la corde. Ses cheveux étaient broussailleux, son visage marqué de profondes rides et de coupe rose, semblait fardé de crasse par endroit. Deux grosses boursoufflures fermaient son regard et lui conféraient un air maladif.

– On commence par quoi ? lança-t-il d'un petit air inquiet.

– J'ai coutume, dans ce genre d'entretien, de laisser mon interlocuteur libre de ses propos. J'enregistre notre discussion et en fonction du plan de mon article, j'y ferai des coupes. Je vous le soumetts et si vous êtes d'accord avec le tout, je le fais suivre à mon rédacteur pour la publication. Cela vous convient-il ?

– Tu parles que oui Archibald ! Ça fait si longtemps qu'on ne s'est pas occupé de moi ! Grommela-t-il revendicatif.

Il me regarda installer mon matériel et pendant que je calais le magnétophone, je vis entrer sous l'auvent un vieux

chien blanc aux longs poils qui vint se blottir entre ses jambes.

« ...Mon seul et fidèle compagnon ! Le chien Portos. Toujours égal à lui même ! Il vaut mieux que certains humains celui là !

Je lui souriais comme pour acquiescer et j'enchaînais en disant :

– Si vous êtes prêt, nous pouvons commencer.

Il acquiesça d'un signe de la tête. Il avait l'air excité par cette nouvelle expérience et en parfait élève, annonça son nom, prénom, sa date de naissance, ses formations et se mit à rire quand il me donna son adresse.

– Impasse du taudis à Castelnou !

En inscrivant sa date de naissance, je fis un rapide calcul qui me donnait l'âge du personnage qui était en train de naître sous mes yeux. L'homme avait cinquante sept ans mais en paraissait soixante dix. La vie ne l'avait pas épargné ; je prenais soudain toute la mesure de ce que cet homme avait pu endurer.

Après quelques hésitations, il se mit à parler avec décontraction et pertinence. Je voyais son visage s'illuminer d'une lumière intérieure qui s'infusait à travers toute sa personne. L'homme était affable, quelque fois maladroit dans ses propos et j'étais de temps en temps obligé de l'interrompre pour pouvoir noter ; ce qui me permettait d'étayer mes questions...

Une simple journée ne suffit pas pour clore cette interview. Je dus revenir le lendemain pour partager en sa compagnie le poulet qu'il avait faire cuire sur des braises et finir d'enregistrer l'histoire de sa vie dont il m'avait fait part.

Louis Trissac était né par un sale matin d'hiver 1911 dans la demeure familiale, sur l'île aux Moines dans le golfe du Morbihan. A l'âge de trois ans et en pleine première guerre mondiale, il perdit son père qui tomba sous les balles allemandes à la bataille des Ardennes. La même année, il fut

confié à son grand-père Jordi alors que sa mère venait de succomber à la tuberculose.

Dès lors son destin était scellé. Il allait devoir franchir les obstacles de la prime enfance et toute la dureté de l'adolescence en suivant le modèle de vie de son grand-père. Fort heureusement pour lui, l'homme était bon et attentif. Le vieux Catalan avait amassé suffisamment d'argent pour subvenir aux besoins de sa nouvelle famille sans se soucier davantage des choses. Il avait bien gagné sa vie en Mer du Nord sur le morutier qu'il avait réussi à acquérir bien des années plus tôt et avec lequel il s'était fait une solide réputation.

Louis se souvenait encore de toute l'insistance que son grand-père manifestait à chaque fois qu'ils débattaient de son avenir.

– Tu as bientôt treize ans fils... et tu dois choisir un métier ! L'école ne suffit pas de nos jours, je connais encore des personnes aux Vieux-bourg qui te prendraient pour un embarquement en décembre.

– La pêche ne m'intéresse pas Grand-père et l'école non plus je te rassure !... Si j'ai mon certificat d'études ce sera bien ! Et ce n'est même pas la peine de penser au collège...

– Mare de Deu !! Et tu vas faire quoi alors ! Je ne vais pas pouvoir te nourrir et t'habiller indéfiniment ! Il te faut apprendre un métier tu entends !!? Je commence à me faire vieux ! Qui va s'occuper de toi si je venais à mourir !!

Quelques temps plus tard, Jordi Carrer apprit que son fils adoptif voulait travailler dans le monde du cheval ! Il resta longtemps perplexe à cette idée mais devant l'insistance du jeune garçon, il ne put que céder à sa requête. Louis ne savait pas encore exactement s'il voulait être palefrenier, maréchal-ferrant ou même jockey. Mais une chose était sûre ! Il gagnerait sa vie grâce aux chevaux et rien ne l'en empêcherait !

Jordi ne savait pas d'où venait cet amour soudain que son petit-fils avait pour les équidés et cela lui rappela ce que lui-

même avait décidé subitement, bien des années auparavant, alors qu'il n'avait pas vingt ans...

... À la surprise générale, il avait annoncé à ses parents vouloir être pêcheur morutier dans les mers froides du nord. La rumeur prétendait qu'on y faisait fortune et ce n'était certainement pas sa condition de vigneron qui lui apporterait richesse et prospérité.

A contre cœur, ses parents le laissèrent partir, convaincu de la réussite de leur fils et soulagés d'une bouche en moins à nourrir. Jordi était le deuxième enfant d'une famille qui en comptait huit et même si l'amour régnait sous le toit familial, il n'en demeurait pas moins une profonde misère qui accablait tout un chacun.

L'aventure happa le jeune roussillonnais de façon brutale. Il embarqua à St Malo par un matin glacial de décembre, la peur au ventre mais convaincu qu'il réussirait à se faire une place dans cet univers. C'est ce qu'il advint grâce à toute sa hargne et à sa forte personnalité. Il se maria même avec une fille du coin et eut deux filles. Une fois sa carrière achevée, il vendit son bateau et grâce à l'argent qu'il avait mis de côté, s'acheta une belle ferme sur l'île aux moines qu'il affectionnait tant...

Il ne pouvait donc que comprendre et admettre l'envie que Louis manifestait. Aussi, il fit de son mieux pour aider son petit-fils et grâce à ses connaissances, le fit placer chez une grande famille bretonne, aristocrate de surcroît, la Maison des Kergorlay.